N° 26.

ESSAI

SUR

LA NOSTALGIE.

TRIBUT ACADÉMIQUE

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 17 Mars 1837,

PAR

LACORDAIRE (FRANÇOIS-JOSEPH),

de MARINES (Seine-et-Oise),

Chirurgien aide-major à l'armée d'Afrique;

POUR OBTENIR LE GRADE

DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



MONTPELLIER,

JEAN MARTEL AINE, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MEDECINE,

rue de la Préfecture, 10.

1837.



A MONSIEUR LE COMTE

DE GOUY-D'ARCIS,

Chevalier de la légion d'honneur, Membre du Conseil-Général du département de Seine-et-Oise; Maire de Marines.

Les bontés dont vous n'avez cessé de m'honorer et les services signalés que vous m'avez rendus, me font un doux devoir de proclamer que je vous suis dévoué pour toujours.

F.-J. LACORDAIRE.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE.

Regrets éternels!

A MA MÈRE.

Hommage respectueux du fils le plus dévoué.

A MA SOEUR.

A mon beau-frère, le docteur **PEYRON**,

Membre de plusieurs sociétés savantes, Médecin des épidémies.

Amitié inviolable.

A messieurs les **OFFICIERS**

du 53e d'infanterie de ligne;

Régiment où j'ai eu l'honneur de servir pendant quatre années.

F.-J. LACORDAIRE.

ESSAI

SUR

LA NOSTALGIE.

La Nostalgie est une *variété de la mélancolie* (1), suscitée par le besoin impérieux de retrouver sa patrie.

Caractérisée par la perversion et l'épuisement progressif de l'action nerveuse encéphalique principalement, elle débute par une tristesse profonde, suivie de constriction épigastrique, perte de l'appétit, oppression, irrégularité dans la circulation, taciturnité, insomnie, étiolement, marasme, fièvre hectique, délire, stupeur et mort.

Avant d'aller plus avant, tâchons de bien préciser le sens du mot *nostalgie*. Il signifie, d'après l'étymologie grecque paraphrasée, *tristesse, ennui*, causé par le désir, le besoin de retourner dans le pays ou la patrie (νοςτος, retour, et αλγος, tristesse, ennui).

La patrie, le pays, ne se composent pas seulement du sol et de l'atmosphère, mais surtout des affections de tout genre qu'on y éprouve (2). Famille, amitié, profession, habitudes, institutions, con-

(1) Dictionnaire des sciences médicales, vol. 36, pag. 265.

(2) Qu'est-ce donc que la patrie? Ne serait-ce pas par hasard un bon champ, dont le possesseur, logé commodément dans une maison bien tenue, pourrait dire : ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie, sont à moi; j'y vis sous la

stituent ensemble une sorte de réseau qui lie plus ou moins étroitement les hommes à telle ou telle localité. Ce sont là, en effet, les éléments avec lesquels chacun à sa manière se crée une existence, le bien-être, le bonheur, et au moyen desquels on peut bouleverser profondément l'économie humaine.

Cependant on a dit qu'on s'attachait au sol pour lui-même; que cet amour était un sentiment inné et dominant, chez la plupart des hommes; qu'il était d'autant plus fort que le sol était lui-même plus aride, plus sauvage; enfin, que l'éloignement du sol qui nous a vu naître « ou les souvenirs qui retracent son image, suffisent *seuls* « pour produire la maladie qui fait le sujet de cet article, *et justifient* « *le nom qu'on lui a imposé* (1).

Evidemment on s'est mépris. L'amour du sol doit se montrer exceptionnellement; car il serait aussi étrange que l'amour de Pygmalion.

Sans doute, la physiologie et la pathologie prouvent incontestablement l'influence des lieux et des circonstances atmosphériques sur l'homme. C'est une vérité acquise depuis Hippocrate. Ainsi, tel individu ne trouve la santé que dans telle localité, tel autre ne s'anime et ne s'inspire qu'à la vue des montagnes, des flots de l'Océan, d'une plaine immense, etc. Montaigne, poétisant sa pensée, a pu dire de la ville de Paris: « Je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses

---

protection des lois qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui possèdent, comme moi, des champs et des maisons, s'assemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette assemblée; je suis une partie du tout, une partie de la communauté, une partie de la souveraineté: voilà ma patrie.

Le premier qui a écrit que la patrie est partout où l'on se trouve bien, est, je crois, Euripide dans son Phaéton. Mais le premier homme qui sortit du lieu de sa naissance pour chercher son bien-être, l'avait dit avant lui.

Socrate, Diogène, Teucer partageaient ce sentiment; et Voltaire a dit encore dans Mahomet:

La patrie est aux lieux, où l'âme est enchaînée.

(Voltaire, Dict. philosophiq., vol. 37., pag. 283.)

Patria est ubicumque est benè. (Cicéron.)

(1) Dict. des sc. méd., vol. 36, pag. 266.

taches. Je ne suis Français que par cette grande cité, » expression qui ne serait pas très-française, soit dit en passant.

Mais, d'autre part, l'histoire de l'humanité apprend que l'affection au sol est subordonnée, en thèse générale, aux avantages qu'il offre. Ainsi deux grandes classes d'hommes, les peuples pasteurs et les peuples chasseurs, paraissent avoir existé primitivement; et ce que nous savons de leurs mœurs, de leur genre de vie, démontre qu'ils changeaient de contrée, dès que les ressources de celle qu'ils habitaient se trouvaient épuisées; transportant ainsi leurs pénates à des distances parfois immenses. Du reste, c'est ce qu'on observe encore de nos jours, chez quelques peuplades encore réfractaires à la civilisation.

Et plus tard, quand le développement des facultés humaines eût appris à rendre la terre perpétuellement féconde, et que, par suite, les hommes eurent adopté une habitation fixe, le même fait surgit encore chaque fois que la population devient exubérante; des migrations plus ou moins nombreuses se dirigent alors du nord au midi, où elles s'établissent tantôt par la force, tantôt pacifiquement.

Enfin, ce courant populaire existe même de nos jours; n'est-il pas évident, en effet, que les contrées méridionales attirent incessamment les flots désormais paisibles de la race humaine?

Ce fait, le plus général et par conséquent le plus concluant qu'on puisse invoquer, prouve que l'attachement au *sol* n'est pas un sentiment inné, au moins dans les masses; et secondement, que les lieux arides, sauvages, ne sont pas ceux que l'homme préfère généralement.

D'où il résulte que le mot *nostalgie* doit être pris dans son acception la plus large.

SYMPTOMES ET MARCHE DE LA NOSTALGIE.

Les sujets chez lesquels elle se développe, deviennent réservés, soucieux, rêveurs, oublieux de leurs devoirs comme de leurs besoins. Parfois ils se livrent brusquement à l'activité, aux distractions, mais retombent immédiatement dans la langueur; une tristesse profonde les gagne; bientôt ils se plaignent de lourdeur de tête et de constric-

tion spasmodique à l'épigastre, avec anorexie, amertume de la bouche, faiblesse générale ; mais ce n'est, le plus souvent, qu'en leur témoignant de l'intérêt et en y mettant de l'insistance, qu'on obtient l'aveu de leurs souffrances.

Plus tard, une mélancolie sombre et continue se manifeste ; le malade recherche la solitude, ou bien il devient indifférent à tout ce qui se passe autour de lui : on le dirait plongé dans une sorte d'extase ; par intervalle, cependant, des soupirs s'échappent de sa poitrine, des larmes coulent de ses yeux. Rappelé ainsi à lui-même, il se hâte d'échapper à l'idée qui l'obsède, ou plutôt il se compose de telle sorte qu'on ne puisse surprendre le secret de sa douleur mortelle.

A cette époque, l'appétit est détruit ; il y a éructations fréquentes, vomissements, constipation ou diarrhée ; les urines sont rares et néanmoins limpides ; la respiration est difficile, entrecoupée, suspirieuse.

La circulation indique parfois une fièvre aiguë, mais bientôt elle devient lente, peu vigoureuse ; elle s'altère de plus en plus. Le cœur palpite à la plus légère émotion, et le pouls appauvri devient irrégulier ; cependant il acquiert de la fréquence, surtout vers le soir et pendant la nuit.

La démarche est lente, comme *abandonnée*, et la fatigue arrive promptement, alors surtout que le malade se croit seul.

Le corps maigrit de jour en jour, il se consume, en quelque sorte ; plus d'alimentation, plus de sommeil, ou bien des songes auxquels succède un réveil déchirant (1) ; en un mot, plus de réparation et pourtant une dépense énorme d'innervation pour suffire à l'entretien de l'existence et à l'activité incessante de l'affection morbide. Aussi la pâleur est extrême, la face affaissée, les yeux sont mornes et les paupières cernées. Si, parfois, au souvenir du pays, à l'articulation d'un mot qui lui rappelle inopinément ses affections, un éclair de vie brille dans sa physionomie, une prostration plus profonde en est la conséquence.

---

(1) Des phénomènes de somnambulisme et d'aliénation se manifestent quelquefois. (*Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, *vol.* 12, *pag.* 79.)

Enfin, le marasme, l'hectisie s'établissent; la peau devient sèche, brûlante; le malade, confiné dans son lit, tombe dans la stupeur, souvent interrompue par un délire tranquille. Il s'éteint ainsi, ou bien, s'il portait le germe de quelque maladie organique, de la phthisie surtout, il est ordinaire de voir celle-ci achever cette existence de profonde douleur.

Telle est la marche ordinaire de la nostalgie: elle procède communément avec lenteur. Néanmoins sa rapidité est subordonnée à l'intensité des causes qui l'ont provoquée, à leur actualité, à l'idiosyncrasie du sujet, etc.; ainsi, on a vu des soldats mourir le jour même où on leur avait refusé leur congé (1).

Raynal rapporte, dans son Histoire philosophique des deux Indes, que souvent les nègres, à leur arrivée dans les colonies, avertis des mauvais traitements qui les y attendaient, se hâtaient de prévenir ces maux en se donnant la mort. M. le baron Larrey a plusieurs fois constaté cette sorte de nostalgie sur-aiguë chez les jeunes conscrits. Enfin, Pinel a noté quelques cas de suicide dès après le développement de cette maladie.

Quant à la multiplicité des cas de nostalgie qu'on observe parfois, cela tient à un concours de circonstances morales, de nature débilitante, agissant inopinément sur un grand nombre d'individus. C'est surtout dans les armées, dans les siéges, les prisons, les voyages de long cours, après de grands revers, des privations cruelles, à l'occasion du développement de quelques maladies redoutables, qu'on voit la nostalgie sévir sur les masses, tantôt seule, tantot compliquant, d'une manière presque toujours fatale, l'épidémie régnante, les maladies et les blessures même légères (2).

(1) Dictionnaire des sciences médicales, vol. 36, pag. 274.

(2) « D'après la relation du savant et illustre médecin en chef de l'expédition d'Egypte, elle (la nostalgie) compliqua la peste et la rendit plus meurtrière. Elle fit aussi les plus grands ravages pendant la campagne de Pologne, lorsque des fatigues incroyables et des privations journalières de tout genre venaient ajouter leur influence à celle déjà assez terrible de la saison la plus affreuse et d'un pays qui offrait si peu de ressources, etc. » (*Dictionnaire des sciences médicales.*)

Mais, quelque multipliée qu'elle soit, la nostalgie ne saurait régner *épidémiquement*, comme l'ont dit les auteurs de l'article *Nostalgie* du Dict. des sciences médicales. Mon intention n'est pas de disserter sur ce point; qu'il me suffise de dire que toute épidémie émane d'une constitution atmosphérique médicale particulière, agissant dans des conjonctures propices à son développement.

Dans quelques circonstances, après avoir suivi quelques-unes des phases indiquées, ou même conduit le sujet sur le bord de la tombe, on voit la nostalgie se dissiper momentanément ou définitivement. Quelquefois c'est par un appel à toute son énergie que le malade doit ce retour à la vie; mais ces exemples sont rares quand la nostalgie a déjà acquis de l'intensité. Plus souvent c'est aux bons traitements, aux occupations, aux distractions imprévues, à des affections nouvelles, à la satisfaction.

Quelle que soit la cause de sa disparition, la promptitude avec laquelle la gaîté, les forces et l'embonpoint reviennent est vraiment digne de remarque. « Zimmermann raconte, entre autres faits curieux, « l'histoire d'un étudiant en médecine de l'université de Gottingue, « devenu nostalgique au dernier degré, et qui n'osait plus faire le plus « léger mouvement, ni même quitter sa chambre, se croyant affecté « d'un anévrysme à l'aorte qui menaçait de se rompre. A peine reçut-« il la permission de se rendre à la maison paternelle, qu'oubliant ses « craintes chimériques, il parcourut toute la ville pour prendre congé « de ses amis; il gravit même jusqu'au sommet des cascades de Cassel, « tandis que deux jours auparavant il pouvait à peine monter quelques « degrés sans craindre de suffoquer (1). »

Nous pourrions citer des exemples analogues pris parmi des militaires nostalgiques que nous avons été à même d'observer dans nos hôpitaux. La plupart de ceux pour qui on réclame des congés sont d'une maigreur et d'une débilité extrêmes; mais aussitôt qu'ils reçoivent l'autorisation de partir *pour le pays*, ils deviennent alertes, actifs et vigoureux à un point extraordinaire; et si on n'était familiarisé à

---

(1) Dictionnaire des sciences médicales, vol. 36, pag. 275.

cette métamorphose subite, on serait porté à croire qu'on a été dupe d'une jonglerie, ce à quoi on est fréquemment exposé dans la chirurgie militaire.

NÉCROPSIE.

Dans les ouvertures cadavériques on se propose deux choses, savoir : la recherche des désordres morbides qui ont enfanté la maladie, ou bien la constatation des dégradations organiques qu'elle a produites. Ainsi, une piqûre artérielle peut amener un anévrysme traumatique : voilà pour le premier cas. Une constitution épidémique modifie d'une manière morbide l'ensemble du système vivant ; il en résulte secondairement des dégradations plus ou moins profondes sur tel ou tel système organique : voilà pour le second cas. Dans ces deux catégories l'action des causes morbides est plus ou moins saisissable ; car, même dans la deuxième, on conçoit que ces causes, provenant pour la plupart du dehors, puissent altérer simultanément et primitivement l'organisme et la puissance vitale, autrement dit l'homme vivant.

Mais il est une autre classe d'affections où les modifications matérielles de nos organes, comme cause ordinaire et directe de ces affections, ne sont pas admissibles : ce sont les affections morales essentielles, et la nostalgie est de ce nombre ; ce qui n'empêche pas que des maladies organiques, chroniques principalement, ne puissent provoquer des affections morales. L'hypocondrie, par exemple, résulte parfois d'une altération abdominale. Ici le système vivant agit sur lui-même ; il semble créer de toutes pièces une cause morbide évidemment immatérielle, une idée au moyen de laquelle il se détruira plus ou moins rapidement.

Dans ce cas, on conçoit que les recherches nécroscopiques doivent se borner à constater des résultats anatomo-pathologiques ; et le plus souvent, c'est vainement que ces recherches ont été entreprises.

Dans ces derniers temps, elles ont porté naturellement sur deux points : 1° sur le cerveau ; 2° sur les autres organes qui peuvent se montrer souffrants pendant le cours de la maladie.

Les auteurs de l'article *Nostalgie* du grand dictionnaire des sciences médicales disent n'avoir trouvé, à l'autopsie des nostalgiques, que des traces d'hépatites, de gastrites, de phthisies, de dysenteries. Mais, selon M. Begin (1), « les autopsies cadavériques ont *presque toujours* « fait découvrir alors des traces manifestes d'irritation à la partie « antérieure et supérieure du cerveau, et plus spécialement encore « dans la pie-mère et l'arachnoïde qui les recouvrent. Les autres vis- « cères, comme le tube digestif, le poumon, le cœur et leurs annexes « sont au contraire le siége de désordres variables, plus ou moins « profonds, selon que les sympathies morbides dirigeaient pendant la « vie plus particulièrement leur influence sur un d'entre eux que sur « les autres. »

Quand même on admettrait cette assertion, en ce qui se rattache aux désordres cérébraux, il convient de rappeler que ce qui est indice d'irritation phlogistique pour les uns est souvent signe de stase par faiblesse pour les autres.

Circonstances qui favorisent le développement de la nostalgie.

L'homme est susceptible d'habiter le monde entier, à condition de s'harmonier aux influences de tout genre qui l'entourent. Aussi les conditions au milieu desquelles il se trouve placé deviennent progressivement comme nécessaires à son existence; et ce n'est pas sans danger qu'il s'expose à de notables changements, surtout d'une manière brusque.

Ce fait d'observation s'applique à l'homme dans son ensemble, quel que soit le point de vue sous lequel on l'envisage. Toutefois, l'homme n'est pas absolument sous la dépendance des circonstances ambiantes (2). Il a puissance pour réagir contre elles, et de cette action

---

(1) Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques, vol. 12, p. 81.

(2) Il est certain que le sol et l'atmosphère signalent leur empire sur toutes les productions de la nature, à commencer par l'homme et à finir par le champignon.

Mais on pourrait demander à ceux qui soutiennent que l'atmosphère fait tout, pourquoi l'empereur Julien dit dans son *Misopogon*, que ce qui lui plaisait dans les

et de cette réaction réciproque convenablement exercée résulte l'harmonie vitale, la santé. Mais cette loi d'harmonie vitale est brisée tantôt sous le coup de certaines impressions émanant du monde physique, tantôt par l'empire des impressions qu'on appelle morales.

La nostalgie peut être suscitée par ces deux ordres de causes. Les unes troublent d'abord les principaux actes de la chimie vivante ; les autres, et celles-ci sont plus fréquentes, s'attaquent directement aux facultés morales.

On conçoit, en effet, que le changement brusque dans la nourriture, l'atmosphère, les occupations, etc. etc., puisse déterminer un état de souffrance physique, dont le retentissement sur le moral soit le regret de la vie antérieure, et par suite la nostalgie.

Quant à l'action des affections morales, on est bien forcé de l'admettre, quelque impossible qu'il soit d'en trouver une bonne explication.

Parisiens, c'était la gravité de leur caractère et la sévérité de leurs mœurs ; et pourquoi ces Parisiens, sans que le climat ait changé, sont aujourd'hui des enfants badins, etc. ; pourquoi les Egyptiens, qu'on nous peint encore plus graves que les Parisiens, sont aujourd'hui les plus mous, les plus frivoles et les plus lâches, après avoir, dit-on, conquis autrefois toute la terre pour leurs plaisirs, sous un roi nommé Sésostris ? Pourquoi, dans Athènes, n'y a-t-il plus d'Anacréon, ni d'Aristote, ni de Xeuxis ? (les Egyptiens et les Grecs paraissent se réveiller.) D'où vient que Rome a pour ses Cicérons, ses Catons, ses Tite-Lives, des citoyens qui n'osent parler, et une populace de gueux abrutis, dont le suprême bonheur est d'avoir quelquefois l'huile à bon marché et à voir défiler les processions? Cicéron plaisante beaucoup sur les Anglais dans ses lettres ; il prie Quintus, son frère, lieutenant de César, de lui mander s'il a trouvé de grands philosophes parmi eux dans l'expédition d'Angleterre. Il ne se doutait pas qu'un jour ce pays pût produire des mathématiciens qu'il n'aurait jamais pu entendre (et même son meilleur biographe Conyero-Middleton) ; cependant le climat n'a point changé, et le ciel de Londres est tout aussi nébuleux qu'il l'était alors.

Tout change dans les corps et dans les esprits avec le temps ; *peut-être un jour les Américains viendront enseigner les arts aux peuples de l'Europe.*

Le climat a quelque puissance, le gouvernement cent fois plus ; la religion jointe au gouvernement encore davantage. (Il faudrait ajouter, et la civilisation bien plus encore.) (Voltaire, *Dict. philosoph.*, *vol.* 53, *pag.* 294 *et suiv.*)

Etudions maintenant les circonstances plus ou moins propices au développement de la nostalgie.

Il paraît que les personnes sensibles, à sentiments profonds et durables, peu expansives, y sont exposées de préférence.

Les imaginations vives, mais bouillantes, qui projettent promptement au-dehors les résultats de leurs sensations rapides et multipliées, en offrent rarement des exemples.

Il en est de même des jeunes enfants qui, ainsi que le fait observer Pinel, oublient bientôt les sujets de leurs plus vives affections, parce qu'ils réagissent peu sur leurs sensations. On en a vu cependant tomber dans une tristesse profonde, suivie des principaux symptômes de la nostalgie, peu après avoir été retirés du lieu où ils avaient été allaités. Ce n'est pas évidemment au regret des lieux qu'ils ont quittés, mais à la perte de leur nourrice, que cet état doit être imputé.

Rarement aussi la nostalgie sévit chez les vieillards. Le sentiment dominant à cet âge est, en général, l'amour de soi. Quand la nostalgie les atteint, c'est presque toujours parce que l'infortune les a violemment transportés hors de leur pays; parce que la santé ne s'accommode pas du nouveau climat; parce que de douces et vieilles habitudes ont été rompues; ou bien encore parce qu'ils ont affronté des entreprises au-dessus de leurs forces et qu'il en coûte à l'amour-propre d'en convenir. Le premier médecin des armées, après 25 ans de repos, voulut, disent MM. Percy et Laurent, nous suivre en Pologne; mais à peine fut-il arrivé à Berlin, que la nostalgie s'empara de lui. Il persista néanmoins à vouloir aller en avant; mais la maladie devint tellement intense, que s'il eût différé de quelques jours de quitter l'armée, c'en était fait de sa raison et peut-être de sa vie. (*Loc. cit., p.* 272.)

Les mêmes auteurs rapportent néanmoins « avoir connu d'anciens « et braves militaires, que le souvenir du sol natal n'avait jamais « attristés, pendant le temps qu'éloignés de leur patrie, ils ne son- « geaient qu'à remplir leurs devoirs, mais qui ne purent résister au « désir de revoir *leurs foyers*, aussitôt que la paix ou d'autres circon- « stances les en eurent rapprochés. » Ici il convient de faire observer

que ces auteurs confondent probablement l'amour du sol, avec l'une des affections nombreuses qui s'y rattachent. Il nous est aussi arrivé de voir quelques anciens militaires tourmentés par ce désir; et nous avons été à même de nous convaincre que le véritable mobile de leur demande était tantôt la vanité de montrer les insignes de quelque nouveau grade obtenu, des décorations; tantôt les ennuis de la vie de garnison, etc. En effet, à peine arrivés dans leur pays, le plus grand nombre ne tardaient pas à s'y ennuyer et à rejoindre le régiment.

C'est à l'époque de l'adolescence et de la virilité que se montre fréquemment la nostalgie. A cette période de la vie on sent fortement; les sensations sont multipliées et impressionnent d'autant plus qu'elles sont et plus nouvelles et plus imprévues. Quoique dans la force de l'existence, on y attache souvent peu de valeur; on l'échangerait volontiers contre un caprice satisfait. Etrange disposition, on voudrait soumettre le destin à ses volontés; et dans l'impuissance, on se laisse briser par la douleur.

La femme est rarement exposée à la nostalgie. Ce n'est pas, comme on l'a dit, parce qu'une extrême mobilité nerveuse constitue son caractère psycologique. La femme est tout aussi fortement affectible que l'autre sexe, souvent même elle montre plus d'opiniâtreté et peut-être plus de sincérité dans ses affections. Si la nostalgie l'atteint peu, c'est qu'elle est de bonne heure familiarisée avec l'idée de quitter sa famille, son pays, pour suivre un époux ; c'est qu'à l'époque de cette séparation, elle trouve dans le mariage une position désirée, des voluptés inconnues, et les joies de la maternité.

Cependant la nostalgie a été plusieurs fois observée chez le sexe. Les jeunes filles qu'on place au loin pour leur éducation, et qui sont en butte à de mauvais traitements, à des privations; celles qui sont obligées de quitter leur village pour aller en service dans les grandes villes; enfin, les jeunes femmes mariées malheureusement, en offrent des exemples (1).

L'éducation reçue est pour beaucoup dans la prédisposition à la

(1) Dict. de méd. et de chirurg. prat., *l. c.*

nostalgie. Il y aurait considérablement à dire sur ce chapitre. Combien de maux à venir ne préparent pas à leurs enfants des parents trop complaisants, ou plutôt trop égoïstes dans leur affection! Ils oublient que l'homme qu'ils préparent appartient à la société ; qu'elle réclamera de lui directement ou indirectement de pénibles sacrifices, et qu'il importe, dans l'intérêt de tous, de l'élever de manière à tremper vigoureusement et son corps et son cœur. Si on aguerrissait de bonne heure les jeunes gens à l'idée de s'éloigner du toit paternel (1) ; si on leur offrait l'époque du service militaire plutôt comme devant les mettre en position d'acquérir un complément d'éducation, et toujours de remplir un devoir social, on n'aurait pas aussi fréquemment à déplorer la perte de tant de jeunes gens, moissonnés aux plus légères épreuves militaires.

Ce reproche ne porte pas seulement sur les pères de famille, il retombe avec plus de force encore sur ceux qui dirigent l'éducation physique, morale et intellectuelle des peuples.

En général, on peut le dire, dans les institutions publiques, presque tout est consacré au développement de l'intelligence, peu à celui des facultés morales vraiment viriles, et moins encore à la culture de la puissance physique. Cependant tout s'enchaîne dans l'économie humaine ; l'action réciproque du physique sur le moral et l'intelligence est un fait incontestable. Combien d'hommes pusillanimes, non-seulement parce qu'ils ont la conscience de leur faiblesse, mais encore parce qu'on les a forcés à oublier, en quelque sorte, la manière d'appliquer et de diriger la puissance musculaire? Combien d'intelligences fatiguées, usées, faussées, parce qu'on en a de bonne heure forcé l'emploi?

Le plus ou moins d'instruction doit exercer aussi de l'influence sur la production de la nostalgie. Toutes choses égales d'ailleurs, le plus instruit résistera beaucoup mieux à son établissement, ou sera mieux

---

(1) On a vu des matelots anglais éprouver la nostalgie au sein même de leur famille, par la seule appréhension d'un voyage lointain qu'ils savaient devoir être forcés d'entreprendre prochainement. (*Dict. des sc. méd. l. c.*)

en mesure d'en triompher. Il se rendra beaucoup mieux compte de ses sensations ; il envisagera les revers, les dangers, les privations d'une manière plus philosophique, et les domptera plus sûrement en répétant avec Horace : *impavidum ferient ruinæ.*

Fruit de l'éducation et de l'instruction répandues dans les masses, la civilisation pousse les hommes les uns vers les autres ; elle multiplie ainsi leurs sensations, accroît leurs désirs et leurs besoins, rompt l'individualité des existences, et tend à leur donner quelque chose de solidaire et de commun. Elle accroît en même temps l'activité, l'énergie morale des peuples, suscite et développpe l'esprit d'aventure, d'industrie, de ressources, d'expédients. La civilisation étend indéfiniment, en un mot, la sphère des facultés et des rapports humanitaires, en vertu de cette idée sublime, à savoir : que l'homme a le monde pour patrie, et que partout il doit trouver des frères pour l'exploitation à tous et à chacun avantageuse de la propriété commune.

Aussi est-ce de préférence chez les hommes ou les peuples qui ne se sont pas nourris de ce principe de virilité, qu'on voit éclore la nostalgie en des circonstances diverses : la race nègre, le Lapon, le Basque, le montagnard suisse, par ignorance ou par défaut de fréquence dans les rapports inter-nationaux ; et chez les individus appartenant aux peuples civilisés, encore par cette cause, ou par quelques autres spéciales qui ont été ou seront indiquées.

Le défaut de civilisation est donc une cause puissante de nostalgie, on peut même dire la cause la plus générale ; mais cette cause décroîtra toujours davantage. Depuis vingt années surtout que les bienfaits de la paix se font ressentir dans toutes les classes, dans chaque contrée et dans presque toutes les nations, un immense progrès s'est incontestablement opéré dans ce sens ; il ne profitera pas seulement au présent, mais encore à l'avenir. En effet, nulle autre époque peut-être n'a été signalée par autant d'activité de tout genre dans les masses : l'instruction pénètre partout, un pas encore elle sera obligatoire pour tous ; les sciences s'enrichissent ; l'industrie en profite et se généralise ; réunie au commerce, ils explorent ensemble tous les lieux, rapprochent toutes les distances, unissent toutes les individua-

lités. Tel est le levier qui maintenant ébranle le monde, non pour en dissocier les éléments, mais pour les identifier sans retour.

Nous ne voyons déjà plus parmi nos recrues, de ces jeunes hommes naïfs jusqu'à la simplesse, badauds jusqu'à la stupéfaction, étrangers à tout ce qui les entoure, isolés, en un mot, dans leur nouvelle position, et par conséquent, exposés à regretter ardemment celle qu'ils ont délaissée. D'ailleurs, la condition du soldat n'offre plus aujourd'hui autant de labeurs, autant de dangers qu'autrefois. Il a presque la certitude de revoir son pays aussi souvent qu'il le désirera ; enfin, convenablement nourri, vêtu, couché, tenu, il reçoit l'instruction, ou accomplit ses devoirs militaires, sous l'empire de réglements sévères, il est vrai, mais avec des formes plutôt affectueuses que blessantes (1).

L'habitude est une cause non moins active de nostalgie. On l'a dit, l'habitude est une autre natnre, et l'axiôme établit que : *natura non amat saltus.* L'habitude se rattache à tout, au régime, aux occupations, aux distractions, etc. ; elle agit tantôt sur le physique, tantôt sur le moral de l'homme. Rien de plus bizarre parfois que ses résultats (2); mais rien de plus certain, de plus impérieux, dans certains cas, que son influence. Nous ne saurions aller à la recherche des faits particuliers. Sur ce point, il est des observations non moins curieuses, faites sur une échelle considérable. Ainsi, les médecins militaires ont remarqué que, durant les fatigues et les privations d'une campagne, c'était presque toujours les soldats fournis par les villes qui gagnaient la nostalgie ; tandis que, pendant les loisirs de la vie de garnison, c'était les campagnards (3). Rien de plus monotone, rien de plus redouté

---

(1) En temps de paix, la nostalgie s'est montrée au camp de Montreuil et de Boulogne, sur les jeunes gens qui, se trouvant sous les ordres de chefs trop durs et trop exigeants, avaient à peine un peu de repos après de longues fatigues. (*Dict. des sc. méd.*, *pag.* 269).

(2) On a vu des personnes, après un très-long séjour dans les prisons, perdre la santé quand elles les quittaient, et beaucoup d'autres faits analogues.

(3) Mémoire inséré par M. Moriceau-Beauchamp, dans le premier volume du Recueil de la société médicale d'émulation.

pour le paysan ou l'homme des villes, que le séjour de la mer ; le matelot, au contraire, s'attristera loin de son navire. Il a besoin de se sentir mollement balancé par les flots, ou tourmenté par la fureur des tempêtes. Aussi, quand la nostalgie s'est déclarée à bord, lors d'un voyage de long cours, elle a sévi de préférence sur les hommes recrutés hors du littoral des mers.

L'infortune de toute sorte qui frappe l'homme éloigné de son pays, est sans contredit une des causes occasionelles les plus fréquentes de la nostalgie. Elle doit, en effet, le faire soupirer ardemment après le retour, si surtout il jouissait précédemment d'une existence brillante, ou tout au moins paisible et assurée. Les cas de nostalgie survenus dans cette situation sont nombreux, et « nulle époque n'a été peut-être plus féconde en exemples de ce genre, que la révolution française et les guerres qu'elle a enfantées (1). » Beaucoup d'émigrés en furent atteints dès que leurs ressources furent épuisées, et que l'espoir d'un retour qu'ils croyaient prochain eut disparu. C'était aussi quand les désastres venaient fondre sur nos armées, qu'on voyait apparaître en grand nombre les nostalgiques.

D'autres fois, c'est par une cause qui évoque accidentellement le souvenir de la patrie que cette maladie se montre. Ainsi, on a prétendu qu'elle attaquait fréquemment les soldats suisses, s'ils entendaient chanter par hasard *le ranz des vaches*; les soldats écossais, quand le son de la cornemuse frappait leurs oreilles. Mais c'était exagérer de telles influences, que d'attribuer à un effet purement musical l'apparition de la nostalgie : « Cet effet, dit J.-J. Rousseau, ne dépend que « de l'habitude, des souvenirs et de mille circonstances, qui, retracées « par cet air à ceux qui l'entendaient, en leur rappelant leur pays, « leur jeunesse et toutes leurs façons de vivre, excitaient en eux une « douleur vive et des regrets amers. » (*Dict. de mus.*)

L'isolement moral est encore une cause provocatrice de nostalgie très-active. « Au camp de Montreuil, elle exerçait surtout son influence sur les Bas-Bretons arrivés tous récemment de leur pays. Ne sachant que

---

(1) Dict. des sc. méd., pag. 268.

leur langue, et disséminés au milieu de personnes dont ils ne pouvaient se faire comprendre, la tristesse s'emparait d'eux. M. Gilbert leur compatriote, alors médecin en chef de l'armée, venait chaque jour visiter ces jeunes gens, leur parlait une langue amie, faisait naître dans leur cœur une confiance qui hâtait leur convalescence, et la plupart retournaient ensuite à leurs régiments, sans vouloir profiter du congé qu'on leur avait promis (1). »

SIÉGE ET NATURE DE LA NOSTALGIE.

Rechercher le siége des passions et la manière dont elles se forment, serait s'engager dans des controverses interminables (2); bornons-nous à constater qu'elles modifient profondément l'organisme. Tantôt elles semblent le consumer par une flamme dévorante; d'autres fois l'anéantir par une sorte d'entoxication. La nostalgie est de celles dont l'influence débilitante s'exerce évidemment sur l'ensemble de l'économie. C'est le trait pathologique dominant dans le *facies* de cette maladie.

On a néanmoins prétendu qu'elle était causée par une sorte d'inflammation du cerveau et de ses méninges, de l'estomac ou des intestins, etc., parce qu'on a rencontré dans certains cadavres de l'injection, de la rougeur et autres altérations, attribuées d'ailleurs beaucoup trop exclusivement à l'état morbide mentionné. Mais on pense aujourd'hui généralement que ces altérations sont plutôt la conséquence des maladies qui existent simultanément; en effet, des typhus, des diarrhées éclatent presque toujours chez les nostalgiques.

Quant à ceux qui s'éteignent sans complication apparente, on n'a le plus souvent rien constaté de concluant en fait de lésions cadavériques, ou même rien rencontré, dans l'encéphale surtout. Aussi

---

(1) Dict. des sc. méd., pag. 277.

(2) Le siége des passions a beaucoup varié. Les anciens plaçaient le rire dans la rate, la colère dans le foie, le courage dans le cœur. Pour Van-Helmont, l'épigastre était le centre des passions; Bichat les a logées dans les organes de la vie organique; Wrisberg, Lobstein et d'autres, dans le système nerveux ganglionnaire; Gall, Spurzheim, Georget, dans le cerveau.

M. Broussais a-t-il dû écrire (1) que souvent, dans la nostalgie, l'encéphalite *reste latente*, jusqu'à ce que l'inflammation des organes gastriques ait atteint beaucoup d'intensité. Or, cette dernière se montre d'ordinaire quand la nostalgie existe depuis assez long-temps ; elle est d'ailleurs considérée comme effet, par ceux-là même qui lui ont subordonné l'encéphalite, cause première, à leur sens, de la nostalgie.

En résumé, nous dirons que cette maladie semble affecter principalement les centres nerveux, en les débilitant directement ; et si on trouve parfois des injections et de la rougeur dans la pulpe nerveuse, ou ses enveloppes, ce sont plutôt des signes de stase sanguine que d'inflammation.

DIAGNOSTIC.

Le diagnostic appliqué à la nostalgie porte sur plusieurs points:

1° Distinguer cette maladie des autres espèces de mélancolie ; ce à quoi on parviendra, non-seulement par une observation attentive des symptômes ci-dessus relatés, mais surtout par les confidences du malade.

2° Ne pas la confondre, dans ses résultats primitifs, avec l'embarras gastrique, la fièvre bilieuse à son début, certaines maladies du cœur, certains délires ; et chez les femmes, avec la chlorose, laquelle peut alors assez fréquemment exister.

3° Enfin, pour le chirurgien militaire, dévoiler la nostalgie vraie et la nostalgie simulée.

Le vrai nostalgique se plaint rarement, ne court pas au-devant du médecin ; il dépérit à vue-d'œil, sans avoir l'air de s'en apercevoir ; souvent il est distrait quand on lui parle, ne réplique jamais aux ordres qu'on lui transmet, mais les transgresse, soit qu'il n'ait pas compris ou même entendu, à cause de ses préoccupations habituelles. Le punit-on, il en est tout surpris d'abord ; pourtant il cherche rarement à prouver son innocence ; sa résignation tient du stoïcisme le plus absolu. On ne le voit pas, comme les autres soldats, folâtrer

(1) Traité de l'irritation et de la folie, p. 537.

pendant le repos, s'animer pendant l'exercice, prendre part aux lazzis de la chambrée, soupirer après l'heure des repas et soigner sa toilette; ses devoirs et ses besoins s'accomplissent machinalement, et le plus souvent sur les avis réitérés des camarades. Enfin, l'existence de divers symptômes morbides, qu'on ne saurait feindre, fait cesser tous les doutes.

Néanmoins, il est des recrues assez habiles pour simuler même certains troubles fonctionnels importants. Ainsi, ils se donnent des vomissements, de la diarrhée, de la maigreur, de la fièvre, par l'emploi habituel et convenablement ménagé de certaines drogues, par une abstinence prolongée; enfin, en plaçant plusieurs substances irritantes, notamment dans le rectum.

Toutefois, malgré ou plutôt à cause de son adresse, on finit par découvrir celui qui feint la nostalgie. C'est principalement parmi ses camarades qu'il étale ses prétendues souffrances; il leur en signale la cause, les entretient de son désespoir, des conséquences fatales qui en résulteront pour lui; il indique, enfin, l'unique moyen de le guérir.

D'autres sont encore plus rusés; s'ils parlent de leur pays, ils en vantent les charmes, mais ils taisent le désir de le revoir.

Une surveillance attentive, directe et indirecte, exercée sur ces hommes, ne tarde pas à fixer l'opinion du médecin; s'il lui restait des doutes, mieux vaudrait encore être dupe une fois que de s'exposer à des regrets amers.

Je sais bien qu'il arrive une phase de cette maladie où le diagnostic est facile; mais il ne convient pas de l'attendre, ce serait presque de l'inhumanité.

On a, enfin, indiqué l'emploi de certains médicaments ou de quelques opérations dans les cas difficiles (1). Ce moyen n'est pas aussi

---

(1) « *Simulant milites nostalgiam variosque alios morbos ad effugienda exercitia et* « *conflictus belli; qui dolus facile detegitur pulsus robore, æqualitate, colore sano,* « *aversatione diætæ tenuis, et setaceorum. Dant chirurgi his pulverem quotidie sæpius* « *sumendum, compositum ex aloë, chamæpiti et absinthio. Quam medicinam adversantes* « *milites, ipsimet petunt dimitti ex hospitali, sanos sese affirmantes, ad suam centu-* « *riam.*» (Sagar, Syst. morb.)

efficace qu'on l'a dit. Il est beaucoup de conscrits qui auraient assez de courage pour acheter leur liberté à ce prix. J'en ai vu qui non-seulement prenaient tous les amers possibles, mais se résignaient à l'application des sinapismes, des vésicatoires et même des moxas.

PRONOSTIC.

Ainsi que nous l'avons dit, l'ensemble de l'économie étant frappé dans la nostalgie, et l'affection paraissant porter plus profondément encore sur les principaux centres nerveux, on conçoit sa gravité.

Mais cette gravité est relative. Réelle le plus souvent si la maladie est abandonnée à elle-même, elle disparaît, même à une époque très-avancée, si on y applique le remède convenable.

Enfin, cette gravité s'accroît du malheur des circonstances dans lesquelles la maladie se manifeste, de la constitution du sujet, des affections régnantes, etc.

TRAITEMENT.

Le traitement de la nostalgie paraît facile à établir; il réclame néanmoins beaucoup de sagacité de la part du médecin. Il faut d'abord distinguer les cas où la maladie tient réellement à la privation du pays, de ceux non moins nombreux où elle a été causée par des circonstances éventuelles plus ou moins faciles à dissiper.

Il faut, en second lieu, s'occuper des désordres fonctionnels ou organiques, quand ils deviennent prépondérants.

Troisièmement, enfin, il faut que le médecin prévienne l'évolution de la maladie, alors surtout qu'arrivent des circonstances propices à son développement.

Quand on sera bien convaincu que des affections de famille, que l'amour ou tout autre sentiment analogue est la cause essentielle de la nostalgie, le moyen le plus certain, le plus simple, l'unique peut-

être pour la guérir, c'est d'envoyer momentanément le sujet près de l'objet de sa passion (1).

Si c'est actuellement impossible, le médecin doit tout tenter pour convaincre le malade qu'il sera prochainement satisfait et lui rendre confiance en l'avenir. « Pendant le blocus de Mayence, nous fîmes annoncer dans les hôpitaux que le général en chef, sachant que beaucoup de jeunes gens désiraient retourner dans leurs foyers, consentait à leur accorder des congés; et pour ne pas rendre ce moyen illusoire, nous assurions que le général avait obtenu de l'ennemi qui nous environnait un libre passage pour tous les convalescents. Cet espoir ranima le courage d'un grand nombre, et contribua à arracher beaucoup de victimes à une mort presque certaine. C'est bien dans ce cas qu'un innocent mensonge est permis et même nécessaire, puisqu'il peut avoir des résultats si heureux (2). »

Il est néanmoins des nostalgiques qui se refusent à l'espérance. C'est alors que le médecin doit faire appel à toutes ses ressources, pour frapper le moral du malade. Il est rare que, dans le cœur du plus infortuné, il ne reste pas encore une corde à faire vibrer. C'est là qu'il faut toucher, devrait-on accepter même le désespoir; il y a parfois moyen de s'en servir avantageusement. Dans une thèse sur la nostalgie, soutenue à Paris, par M. Reynal, on trouve l'exemple suivant. Un jeune homme, après s'être fait matelot contre la volonté de ses parents, ne tarda pas à s'en repentir. Une mélancolie profonde s'empara de lui; il résolut de se donner la mort. Pour accomplir ce funeste dessein, il réclama opiniatrément du chirurgien du bord une dose d'arsénic. L'homme de l'art, lassé de ses importunités et

---

(1) Sauvages cite l'exemple d'une femme nostalgique dont on avait méconnu la maladie, et à laquelle on avait déjà administré force remèdes. Quoiqu'elle habitât la capitale et qu'elle fût dans une position très-aisée, la langueur allait croissant. Je soupçonnai d'abord, dit le célèbre nosologiste, la cause du mal; je lui parlai de son pays, de ses amis, de ses proches, etc. Cette femme semblait renaître, je défendis qu'on lui fît aucun remède, et conseillai de la faire partir promptement. Elle ne quitta Paris que le surlendemain et entièrement rétablie.

(2) Dict. des sciences méd., *l. c.*

craignant qu'il n'attentât à ses jours par tout autre moyen, feignit de se rendre à ses vœux. Au lieu d'arsénic, il lui donna trois grains d'émétique. A peine ce médicament commençait-il à agir, que le plus vif regret de s'être ainsi abandonné au désespoir s'empara du jeune homme; il réclama les soins du chirurgien qui le consola et lui fit part de sa supercherie. Ce jeune matelot se livra désormais, avec ardeur, à un travail qu'il trouvait auparavant au-dessus de ses forces, et dut la santé à cet innocent stratagême.

Il est des cas dans lesquels le retour au pays n'est pas précisément indispensable pour la guérison de la nostalgie.

Ces cas sont ceux où un changement brusque dans les habitudes physiques, dans le régime, a éprouvé le sujet et altéré sa santé, ou bien encore ceux où des désagréments accidentels viennent l'assaillir. Il est des hommes à qui la ration ordinaire du soldat est insuffisante, on leur fera obtenir un surcroît de nourriture. Ceux qui sont peu enclins aux exercices militaires et aux corvées, etc., y seront contraints progressivement. Le chirurgien du corps accordera des dispenses temporaires, et s'occupera en même temps de relever le moral du conscrit. Il est des jeunes gens de famille qui, après avoir embrassé spontanément la profession des armes, s'en dégoûtent, soit parce qu'ils n'avaient pas prévu toutes ses difficultés, soit parce que le goût qui les y avait portés a disparu : il faut leur promettre les moyens de se faire remplacer. Enfin, le chirurgien militaire protégera celui qui est en butte aux plaisanteries réitérées de ses camarades, ménagera des distractions à celui qui languit, etc.

Dans tous ces cas, ce sont des moyens moraux, la médecine du cœur, en un mot, qui doivent être appliqués.

Les troubles fonctionnels et les désordres organiques exigent beaucoup de tact pour être convenablement combattus. En thèse générale, il s'agit d'un trouble nerveux, d'une réaction dont le *facies* inflammatoire n'est qu'apparent. Il faut donc, dans cette thérapeutique symptomatique, être avare des saignées, des débilitants de tout genre. Si des signes de congestion se déclarent vers l'encéphale ou ailleurs, les révulsifs cutanés, les moyens diététiques, les anti-spasmodiques,

et même les opiacés prudemment employés agiront bien plus efficacement.

Le traitement prophylactique consiste dans l'emploi des lois hygiéniques, modifiées suivant les conditions dans lesquelles les sujets se trouvent actuellement placés.

Enfin, quant au traitement des maladies coexistantes ou des complications graves, il ne saurait entrer dans mon plan d'en parler.

Pressé par les circonstances, je me hâte de terminer; réclamant de mes Juges leur indulgence, à cause de ma faiblesse et de la rapidité avec laquelle cette Dissertation a dû être composée.



Faculté de Médecine
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen, *Examin.*	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT, *Examinateur.*	*Physiologie.*
DELILE, *Examinateur.*	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale.*
DUBRUEIL, *Suppléant.*	*Anatomie.*
DUGES.	*Pathologie chirurgicale, Opérations et Appareils.*
DELMAS.	*Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médicale.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ, Président.	*Médecine légale.*
M.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER, *Examinateur.*
KÜNHOHLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET.
TOUCHY.
DELMAS.
VAILHÉ.
BOURQUENOD.

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ, *Suppléant.*
BERTRAND.
POUZIN, *Examinateur.*
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.